

RÉCIT

**d'un résistant F.T.P. de 16 ans,
déporté à Buchenwald à 18 ans,**



Acteur et Témoin.

1942 – 1945

par Roger DETOURNAY

AMPEL 2004

« A mon ami Roger Detournay,

« Je tenais à préfacier ces mémoires pour le plaisir d'inscrire en tête de ces pages qui m'ont plu, un nom qui, à lui seul, rallie et symbolise les cœurs purs et les êtres vrais.

« Que dire des souffrances qu'il a endurées ?

« Je les connais, il le sait. Je souffre encore, dans mon amitié pour lui, en pensant au sort qui aurait pu être le sien si le Dieu, auquel je me refuse à croire par moment, ne l'avait pas protégé. Peut-être a-t-Il eu pitié de sa jeunesse.

« En écrivant cette préface, je n'ai qu'un but : lui prouver, s'il en doute encore, l'amitié que j'éprouve pour lui.

« Peut-être, malgré que je pense par moment qu'il joue à l'homme fort, aux heures sombres de Buchenwald, à l'heure où il pouvait se croire abandonné par tout le monde, exilé, loin de sa patrie et des êtres chers, peut-être a-t-il adressé une prière à la Vierge ? En intercédant auprès de son Fils, Elle a rendu une mère heureuse. Qu'Elle en soit bénie !

« Je souhaite que son sacrifice n'ait pas été vain. Que la nouvelle génération n'oublie jamais l'héroïsme de ces jeunes Français qui ont tout sacrifié pour la grandeur de leur pays et pour que vive la France éternelle dans un monde heureux et pacifié. »

Un prisonnier de guerre.

Roger Detournay

Né à Euskirchen (Allemagne) le 21 août 1926.

Entré dans la Résistance en 1942, à l'âge de 16 ans.

Arrêté à Chartres le 6 juillet 1944.

Déporté à Buchenwald le 15 août 1944 à l'âge de 18 ans.

Matricule n° 77923 Buchenwald / Dernau / Artern / Rehmsdorf /

Marche de la Mort vers la Tchécoslovaquie.

Libéré à Prague.

Retour à Jouy le 18 juin 1945.

1.- L'esprit de la Résistance

La débâcle de la France m'avait trouvé trop jeune pour que je puisse, en juin 40, sentir mon âme vibrer sous le souffle patriotique qui animait ceux qui, comme notre chef le général de Gaulle, ne voulaient pas admettre la défaite de leur pays.

Pendant deux années, je fis mon apprentissage de tourneur sur métaux à Chartres. Pendant les deux années qui précèdent le moment où j'entrais dans la Résistance, je ne vois rien de particulier à signaler.

En 1942, j'avais été le témoin de tant de faits honteux de la part de notre ennemi, l'Allemagne, que je me décidais, en septembre, à entrer dans le mouvement F.T.P. de Chartres. Dire les sentiments qui m'animaient à ce moment là, tout patriote doit les ressentir. Nous avions, à l'époque, un gouvernement qui s'occupait de nous administrer sans l'appui du Pays. Je pensais aussi très souvent à nos absents. J'ai compris depuis, pour les avoir endurées aussi, qu'elles furent leurs souffrances pendant ces cinq longues années, loin des êtres chers et des paysages familiers. C'est surtout lorsque l'on est séparé de l'être ou de la chose que l'on aime que l'on mesure la profondeur du lien qui vous rattache à lui. Avant d'être déporté, je n'attachais pas une grande importance à ça. En prison et plus tard dans mon camp, j'ai compris. Quand je recevais un colis à la prison de Chartres, je ne voyais pas tout d'abord les bonnes choses qu'il contenait, je voyais surtout les mains de ma chère maman ou de ma sœur chérie qui, avec amour, avaient confectionné ce colis.

Un jour, je ne saurais plus situer exactement la date, j'allais trouver mon camarade **Guy Deseyne**. Je savais, depuis quelque temps, qu'il travaillait contre les *boches*. J'entrais dans le groupe de résistance dont il faisait partie et fus chargé de distribuer des tracts de propagande anti-allemande. Je remplis cette mission de septembre 42 à août 43. A cette date, je fus chargé, par mes chefs, de missions plus dangereuses : sabotages, attaques contre les membres de l'armée d'occupation, aide aux réfractaires, attaques des mairies et incendies volontaires. C'était beaucoup plus dangereux que ce que j'avais fait jusqu'à ce jour mais, à voir mes aînés travailler, je tenais à suivre leur exemple. Je n'avais pas peur. Je pensais, quand je sentais la frousse m'envahir, à tous ceux qui firent la grandeur de la France. Je pensais aux héros de la Révolution, au petit tambour républicain Joseph Bara, je pensais aussi à tous ceux qui moururent pour que la France fut libre. Je voyais en pensée le grand inconnu qui repose sous l'Arc de Triomphe. Lui qui a donné sa vie pour que je ne connaisse pas les mêmes angoisses et les mêmes misères. Ils étaient là, 1 500 000 prisonniers de guerre, qui me soutenaient et me disaient que mon sacrifice ne serait pas vain car je n'entrais pas dans le mouvement F.T.P. en bandit mais en petit Français conscient de ses devoirs envers sa Patrie. Je remplis les missions que l'on me confia avec honneur jusqu'au 06 juillet 1944, date de mon arrestation.

2. - L'arrestation

(le 6 juillet 1944)

Ce jour, j'avais été préposé à la garde des voies ferrées à Saint Prest. Je m'étais assoupi. J'étais très fatigué car, depuis le Débarquement, nous ne dormions guère. Malgré tout, je ne dormais que d'un œil lorsque j'entendis des bruits de bottes. Cela finit par me réveiller tout à fait. Je m'aperçus que c'était des soldats allemands qui venaient vers moi. L'un d'eux me dit : « *Vos papiers.* » Je les lui montrai. Voyant qui j'étais, ils me fouillèrent et m'ordonnèrent de les suivre. J'appris par la suite qu'ils étaient allés chez mes parents, qu'ils leur avaient dit que je faisais de la politique et qu'ils venaient pour m'arrêter. Comme je n'étais pas à la maison, mes parents leur dirent où j'étais. Je souffre encore aujourd'hui quand je pense à la douleur qu'ont eu mes parents ainsi que mes sœurs et frères. Voyant que je n'avais pas d'arme sur moi, les *boches* essayèrent de me faire parler. Comme je refusais de leur dire ce que je savais, ils en arrivèrent aux coups. Après m'avoir donné quelques bons coups de poing dans la figure et dans l'estomac, ils me firent monter dans une 402 Peugeot et prirent la direction de Chartres. Avant d'arriver dans cette ville, la voiture s'arrêta. Ils me firent descendre et me dirent : « *Si tu ne parles pas, on va te filer douze balles dans la peau.* » Je n'étais pas très rassuré mais je ne voulais pas le leur faire voir. Je refusais toujours de leur répondre. Ils me battirent encore et nous reprîmes la direction de Chartres. Pendant le trajet, nous passâmes devant la maison de **Henri Jory**, mon camarade de clandestinité. A ce moment, je pensais à lui et me dit : « *Mon Dieu ! Pourvu qu'il n'ait pas été arrêté lui aussi !* »

Nous arrivâmes à la prison entre une heure trente et deux heures du matin. Je fus à nouveau fouillé. On m'enleva mes lacets, mon argent, ma ceinture et mon porte-feuille, en un mot, tout ce qui aurait pu faciliter mon évasion. Après, je fus conduit dans une petite cellule où l'on me laissa seul avec mes pensées. Elles n'étaient pas gaies mais j'étais tellement fatigué par cette nuit tragique que, malgré tout, je m'endormis. Je me reposais mal et fus réveillé de bonne heure. Quel fut mon étonnement, à mon réveil, de voir une grande croix noire peinte sur le mur de ma cellule ! J'ignore si c'était un prisonnier qui avait fait ça ou si c'était eux qui l'avaient fait peindre pour frapper l'imagination de leurs victimes. Malgré tout, ces quelques heures de repos m'avaient remis d'aplomb et je me sentais plein de courage pour affronter mes bourreaux. Vers huit heures, la porte de ma cellule s'ouvre et le gardien me fait signe de le suivre. Il m'emmène dans un bureau où l'on m'interroge pendant trente minutes. Je ne dis toujours rien. Vers deux heures, nouvel interrogatoire. Très bref, cette fois, il ne dure que cinq minutes. En retournant dans ma cellule, je rencontre D... Comprenant que tout était perdu parce qu'il était en état d'arrestation lui aussi, je me décide à avouer ce que je ne pouvais plus nier. Les Allemands me reconduisent dans une cellule occupée déjà par des condamnés de droit commun. Ils m'interrogent, me demandent ce qui a motivé mon arrestation. Je leur dis ce dont je suis inculpé. Eux, au lieu de me remonter le moral, me disent : « *C'est très grave, tu n'y coupes pas de ta condamnation à mort.* » Je n'étais pas très rassuré mais, ne voulant pas montrer à ces êtres vils que j'avais peur, je leur dis : « *On verra bien, les Alliés arrivent, j'ai confiance.* » J'ai pensé depuis qu'il y avait parmi eux des agents de la Gestapo chargés de nous mettre le moral à bas. Il est heureux qu'à leur contact, je ne sois pas devenu comme eux. Un camarade que j'ai rencontré à la fin de ma captivité, m'a dit : « *La prison n'avilit que ce qui est vil.* » Les êtres que j'ai rencontrés dans cette prison, étaient donc mauvais avant d'y pénétrer.

Le lendemain, 09 juillet, vers huit heures du matin, je suis à nouveau conduit dans la chambre de tortures. Pendant le trajet, je rencontre à nouveau D... Ne pouvant rien nous dire, nous échangeons un regard qui en dit plus que de longs discours. Un agent de la Gestapo m'interroge. Il me dit : « *Avez-vous des armes ?* » Je réponds : « *Non !* » Il ajoute : « *Pas de revolvers, pas de mines, pas de grenades ?* » Je réponds à nouveau : « *Non !* » Sur ma réponse

négative, il fait entrer D... et lui dit : « *Que lui avez-vous remis ?* » D... dit : « *Un revolver et plusieurs grenades.* » L'agent de la Gestapo me donne à ce moment un violent coup de poing à l'estomac et un au menton. Je ne pouvais plus nier, j'étais à bout de force. Je me faisais l'effet d'une biche aux abois, poursuivie par une meute de chiens. Le *Chleuh* décroche un nerf de bœuf accroché au mur et m'assomme à moitié. Quand je reprends connaissance, il me demande avec qui j'étais pour faire la mairie de Coltainville. Je lui dis que je ne sais pas ce dont il veut parler. Comme il n'a pas de preuves, il me croit. Cela me console un peu car je pense aux trois camarades qui auraient été inquiétés si j'avais parlé. Ils me reconduisent à nouveau dans ma cellule où je reste seul avec mes pensées, ne voulant pas me lier avec les bandits que l'on m'avait donnés comme voisins.

Deux jours après, le 11 juillet, on me conduit au greffe de la prison. Je monte dans une voiture cellulaire qui me conduit au Centre de la Gestapo, rue des Vieux Capucins. Je pénètre dans un bureau où il y a déjà un officier de la Gestapo. Ignorant les grades, je ne saurais dire si c'était un officier supérieur. De toutes façons, il paraissait jouir d'une grande autorité sur les autres. Il y avait en plus deux ou trois sous-officiers et une Suisse-Allemande faisant fonction de dactylo. Là, je subis quatre heures d'un interrogatoire serré qui m'épuisent car il faut, à chaque instant, que je fasse attention pour ne pas trahir mes camarades. Ce qui fut demandé ce jour là, je ne m'en rappelle plus très bien mais ça portait toujours sur les attaques de mairies et sur les actes de terrorisme commis contre leur armée. Comme ils ne peuvent rien tirer de moi, ils me reconduisent à nouveau à la prison. Au lieu de me mettre à nouveau dans la cellule où j'étais avec les condamnés de droit commun, ils me mettent dans la cellule numéro 18 où j'ai la joie de retrouver huit patriotes comme moi appartenant à mon groupe. Dans cette cellule nous étions quinze.

Le plus vieux avait 22 ans et s'appelait **Ernest Delèpine**. Il fut malheureusement brûlé à Buchenwald. J'ai eu depuis le plaisir de faire la connaissance de son frère Jacques au château du Corvier à Vouzon où j'ai passé quelques semaines de convalescence. Je dois ajouter qu'habituellement cette cellule était réservée aux condamnés à mort ce qui nous fit perdre le peu d'illusions qui nous restaient. Beaucoup étaient désespérés. J'avoue qu'il en était de même pour moi. On ne voit pas arriver la mort avec le sourire lorsqu'on a 18 ans. Je sentais encore une grande source de vie en moi et j'étais désespéré en pensant que tout serait fini avec la balle imbécile qui pénétrerait dans ma chair. Je crois que ce qui était le plus terrible c'était l'attente. La grande majorité des prisonniers de guerre attendait quoi ? La liberté, c'est à dire l'effondrement de l'Allemagne. Nous, qu'attendions-nous ? La mort. Ajouter à cela que nous étions complètement coupés avec l'extérieur. Pendant ma détention à Chartres et à Paris, je n'ai reçu qu'une lettre de ma sœur. Quelle lettre, mon Dieu ! Ma pauvre maman m'écrivit, elle aussi, mais mes bourreaux furent assez cruels pour ne pas me remettre sa lettre.

Un dimanche de juillet (il ne m'est plus possible de situer exactement la date), notre porte s'ouvre. Il est dix heures du matin, un gardien entre, il appelle : « *Detournay.* » Mon sang ne fait qu'un tour. Je regarde mes camarades. A la façon dont ils me fixent, je comprends qu'eux aussi ne se font plus d'illusions sur mon sort. Je suis à nouveau conduit dans la chambre de torture. Dans le couloir, je suis entouré par une bande de jeune SS. Ce qui ne me rassure pas et m'enlève le peu d'illusions qu'il me reste. Je n'ai plus de chance de m'en sortir. Dans la chambre de torture se trouvent déjà l'officier de la Gestapo dont j'ai déjà parlé, un sous-officier faisant fonction d'interprète et la dactylo. Elle lit ma déposition en français. L'officier parle dans sa langue au sous-officier allemand qui me dit en mauvais français : « *Fous méridez la beine te mort, fous nêtes un partisan, fous serez fussillé.* » On me fait signer ma déposition. Je suis ramené dans ma cellule. Mes camarades m'interrogent. Je leur dis ce qui s'est passé. Ils essayent de me consoler. J'en ai grand besoin. Quelques minutes et la porte s'ouvre à nouveau. Chacun des huit de mon groupe est appelé à son tour. Même

cérémonial et même condamnation pour chacun d'eux. Je vous laisse à penser quelle nuit nous avons passé. Nous essayons mais en vain de nous consoler les uns les autres. Nous y arrivons bien mal. Malgré tout, j'avais encore une lueur d'espoir. Les événements devaient plus tard me montrer que j'avais eu raison d'espérer. Nous passâmes huit jours dans la cellule 18, huit longs jours désespérants. Nous en arrivions à ne plus pouvoir nous parler. Une atmosphère d'angoisse régnait. Le spectre de la mort semblait planer sur nous.

Le huitième jour, un lundi, au petit jour, le gardien, préposé à notre garde, entre. Il a des papiers à la main, il appelle mes camarades et moi. C'est la fin, pensons-nous. On nous remet les petites affaires sans aucune valeur que l'on nous avait prises lors de notre arrestation. Cela nous fait penser que nous allons à Chavanne. Chavanne est le terrain de manœuvre où l'on assassine les patriotes. Je ne puis me résoudre à appeler « *exécution capitale* » la façon dont ces sauvages tuent ceux qui veulent libérer leur pays. Quels sont les sentiments qui nous animent à ce moment-là ? Je crois que nous n'avons pas peur. C'est au moment où tout est perdu que se révèle l'héroïsme. Un seul regret, celui de ne pas revoir tous ceux qui m'ont aimés. Je pense à ma mère chérie, à mon pauvre papa, à mes grands frères, à ma sœur, à Jeannine. Dans mes oreilles bourdonne une chanson que mon petit frère chantait « *Le petit Jésus s'en va à l'école.* » Il vaut mieux que je ne les revois pas. Après je n'aurais peut-être plus assez de courage pour affronter avec sang-froid le peloton d'exécution. Si je pouvais leur écrire, il me semble que cela me consolerait un peu. Je pourrais leur dire qu'ils n'ont pas à rougir de moi, que j'ai toujours travaillé pour le bien et pour la grandeur de mon Pays. Je pensais qu'au moment où nous allions vers le lieu de notre supplice, la formidable machine Alliée était en train d'anéantir la *Grosse Wermach*. Dans notre malheur, cela était pour nous une consolation. Si nous avions eu des doutes sur le destin de notre Pays, nous ne serions pas entrés dans la clandestinité. Au contraire, nous étions sûrs que notre Pays se révélerait plus fort que jamais. Un prêtre que j'ai rencontré à la fin de la captivité me dit : « *Apprenez, mon enfant, que, d'un grand mal, sort toujours un grand bien.* » Je pensais à cette citation et me disais qu'elle allait trouver son application dans le destin de la France qui s'inscrivait déjà en lettres de feu. Victoires remportées par nos troupes sur les *boches*. En croyant que nous allions à Chavannes, nous commettions une erreur. En effet, à travers les grilles de la voiture cellulaire, nous voyons qu'au lieu de prendre cette direction, nous prenons la route de Paris. Quel soulagement pour nous ! C'était encore un nouveau sursis qui nous était accordé. Chaque heure que l'on nous laissait vivre, représentait pour nous une faible chance de liberté que nous ne voulions pas minimiser.

Après quelques heures de route, nous arrivons à Paris, à la prison du Cherche Midi. Mis dans une cellule d'isolement, nous sommes à nouveau fouillés. On nous enlève encore une fois les objets qui, pour nous, ont quelque valeur. On nous laisse assez longtemps dans cette cellule très grande et sans meuble. Ne sachant que nous dire, tant notre émotion est grande après les heures que nous venons de passer, nous employons notre temps à regarder les grands murs blanchis à la chaux. Une heure ou deux après, on vient nous chercher. Nous passons devant un médecin allemand qui nous dit : « *Poux, morpions, chaude pisse ?* » Nous répondons tous : « *Non !* » On nous conduit après cette visite sommaire dans une cellule où se trouve déjà une douzaine de condamnés. Je ne m'étendrai pas sur la nourriture qui nous était donnée dans cette prison. Elle ressemblait, comme ressemble une goutte d'eau ressemble à une autre goutte d'eau, à celle que l'on devait nous donner plus tard à Buchenwald. Nous restons au Cherche Midi jusqu'au 15 août.

3. - Le dernier transport de déportés partant de Paris.

(du 15 août 1944 au 20 août 1944)

Ce jour-là, les Allemands nous font traverser Paris afin d'embarquer à la gare de Pantin. Je dois ici parler de l'attitude de la population parisienne à notre égard. Nous étions à quelques jours de la libération de Paris. Nous apprenions, le lendemain, que Le Mans, Chartres et Orléans étaient libérés. Aux manifestations de la foule, nous voyons bien que les *fridolins* étaient en déroute. Nous en voyons se cavalier seul, en vélo, en voiture à cheval, ce qui, malgré notre malheur, nous fit bien rire. Mais nous ne pouvions pas savoir ni penser que le vent de la libération soufflait si près de la capitale.

Aux manifestations d'hostilités de la part des parisiens, les *boches* répondirent par des coups de feu tirés au hasard. Heureusement, il me semble qu'ils ne tuèrent ni ne blessèrent personne. Malgré ça, quelques-uns, hommes et femmes, parvinrent à nous donner un peu de ravitaillement.

Avant de monter dans les wagons à bestiaux où nous étions 80, la Croix Rouge nous donne deux colis pour trois. Dans mon wagon, je suis obligé, ainsi que mes camarades, de veiller sur ce qui nous appartient car la *fauche* commence déjà. Pendant notre voyage, j'entends dire que certains ont formé le projet de s'évader. Ils pensent pouvoir passer par les petites fenêtres d'aération. Je demande à un de mes camarades s'il est décidé à tenter sa chance. Il me répond par l'affirmative. Entre-temps, douze trouvent le moyen de passer en trompant la surveillance des SS préposés à la garde de notre train. Un treizième va pour sauter lui aussi. Il manque son coup, tombe sur une plaque tournante ce qui fait un grand bruit. Les sentinelles alertées tirent sur lui et le tuent. Le convoi s'arrête. Les *boches* fouillent les wagons. Un camarade parlant allemand nous dit : « *Il faut leur dire que c'est dans notre wagon que l'évasion s'est produite sans quoi ils vont nous en rendre responsable.* » Il les appelle et leur dit ce qui vient de se passer. Les *Chleuhs* nous mettent dans un coin du wagon et nous comptent. Lorsqu'ils voient qu'il en manque treize, ils désignent des otages. Un camarade proteste, ils lui filent quelques coups de poing dans la figure. Un autre qui dit qu'il n'est responsable de rien, reçoit le même sort. Il y a à ce moment une mêlée indescriptible, tout le monde crie. Les *boches* tirent dans le tas. Je ne suis pas blessé car je me trouvais dans le fond du wagon, protégé par ceux qui étaient devant moi. Malgré qu'il y ait des otages de désignés, il y en a qui sont toujours partisans de l'évasion. Pour moi, ayant un camarade de désigné, je me décide à rester. Les SS nous prennent nos vêtements. Nous voici nus comme des vers. Heureusement que nous sommes au mois d'août. Malgré tout, les nuits sont fraîches et nous avons froid.

Le convoi démarre à nouveau. Nous étouffons littéralement car on nous a mis 90 dans notre wagon où nous ne pouvons pas faire un mouvement. Malgré tout, j'arrive à m'endormir ce qui me remet un peu d'aplomb. Notre voyage continue toujours. Soudain, un arrêt sous un tunnel. Par les fenêtres, nous voyons que ce tunnel a été détruit par un bombardement d'aviation. On nous fait descendre et, sous bonne garde, nous montons dans un autre train. Le lendemain midi, nous arrivons à Nancy où nous apprenons la libération de Paris. Nous sommes fous de joie. Nous pensons tous qu'il n'y en a plus pour bien longtemps. Du pont, car notre train s'est arrêté à l'entrée d'un pont, les Nancéens nous regardent. Certains nous parlent, d'autres nous font des signes d'amitié. Pour les disperser, les Allemands tirent en l'air. Nous sommes, encore une fois, ravitaillés par la Croix Rouge. On nous distribue du pain et de la confiture. Malgré que j'aie grande faim, je ne peux rien prendre, j'ai trop soif. Il me semble que j'ai dans la gorge un feu qui me dévore. Nous repartons à nouveau. Nouvel arrêt à Revigny. Je pense à André Maginot. De mon wagon, j'aperçois sa statue et je me dis qu'il fut préférable qu'il meure. Au moins, il n'a pas connu la

trahison dont fut victime notre pays. Des dames de la Croix Rouge distribuent à nouveau des vivres. Les Allemands refusent pour nous, disant que nous sommes punis. On nous donne simplement un seau d'eau. J'arrive, je ne sais comment, à en boire un peu. Cela me soulage et il me semble avoir, de ma vie, rien bu d'aussi bon. Et notre voyage se continue toujours vers l'Est. De nuit, nous traversons Strasbourg. Le Rhin franchi au pont de Keilh, nous filons sur Mayence. Nous nous arrêtons quelques heures après dans une ville, je crois me rappeler que c'était Coblenze. Ce n'est que ruines autour de nous. Nous échangeons entre nous des réflexions qu'il vaut mieux que nos gardiens n'entendent pas. Je suis désigné pour aller vider le baquet qui nous servait de seau hygiénique. Deux SS m'accompagnent. Passant devant un baquet d'eau croupissante, je perds tout contrôle. Je me jette dessus et en bois un bon coup. Un de mes gardiens veut m'empêcher de boire. Comme je continue, il me file un coup de pied au derrière. Nous remontons en wagon et notre voyage se continue à travers une Allemagne hostile. Nous nous en rendons compte lorsque nous passons dans une grande gare. Consolation à notre malheur, c'est que la haine qu'ils éprouvent pour nous est réciproque. Nous nous arrêtons à Weimar pour scinder notre convoi en deux. En effet, il y avait avec nous quelques femmes qui doivent être dirigées sur le camp de Ravensbrück. Au moment où elles nous quittent, nous chantons tous « *Ce n'est qu'un au revoir mes frères* ». En nous livrant à cette manifestation, nous prouvions à nos tortionnaires que les sentiments patriotiques, qui nous animaient lors de notre arrestation, ne nous avaient pas quittés et que nous avions toujours espoir. Pourtant, nous ne savions pas que, moins de neuf mois après, l'Allemagne orgueilleuse demanderait grâce et que nous aurions la joie de nous revoir. Combien manqueraient à l'appel ? Nous n'osions trop y penser et puis nous ne connaissions pas encore bien les méthodes nazies.

4.- Camp de concentration de Buchenwald.

(du 20 août 1944 au 04 septembre 1944)

Le 20 août nous arrivons à Buchenwald. Il est onze heures du matin. Le train s'arrête juste en face des casernes des SS. On nous lance nos paquets de vêtements par l'ouverture de notre wagon. Il faut se bagarrer pour reprendre ce qui nous appartient. C'est une mêlée indescrivable. Je peux, malgré tout, récupérer facilement ce qui m'appartient car j'avais eu la précaution d'enfermer le tout dans ma pèlerine. Il ne me manque que ma musette. On nous fait descendre et on nous ordonne, quelquefois à coups de nerf de bœuf, de nous mettre en rang. On nous fait mettre en colonne par cinq et on nous dirige vers le poste de garde. Là, nous sommes encore une fois comptés ce qui ne va pas vite. J'en arrive à penser que les « *vert-de-gris* » ne savent pas compter. En effet, ils recommencent plus de dix fois. Pendant cette opération laborieuse, ils matraquent quelques camarades. Nous sommes sur une grande place, dans l'avant camp, avec l'interdiction formelle de nous y rendre. Les camarades que nous rencontrons, nous disent qu'il vaut mieux que nous mangions tout ce que l'on nous a donné car ils vont nous prendre ce qui nous reste. Des internés nous apportent des baquets d'eau. Je mange des sardines et de la confiture sans pain, je n'en ai plus, et bois avec plaisir de l'eau claire. Il y a longtemps que cela ne m'est arrivé.

Les camarades qui ont des cigarettes, nous les distribuent et nous fumons. Les Allemands nous laissent faire. Nous apercevons, d'où nous sommes, une grande cheminée carrée. Je pense, mes camarades aussi, que c'est la cuisine. J'apprends plus tard que c'était le four crématoire. C'était, en effet, une cuisine, mais quelle cuisine ! Il semble me rappeler qu'au moment où j'attendais, la cheminée fumait. Les Allemands étaient en train d'incinérer leurs dernières victimes. De l'autre côté des casernes, il y avait un parc zoologique avec des lions, des ours, des tigres et des singes en cage. Devant les bâtiments SS, de superbes massifs de fleurs et des petits jardinets donnent un air de fête. Je comprends maintenant pourquoi les civils allemands disent qu'ils ignoraient ce qui se passait dans ce sinistre Buchenwald. Vers quatorze heures, on nous ordonne de nous déshabiller. Nous faisons un paquet de vêtements. Les déportés russes et d'autres nationalités nous donnent un numéro à mettre à ce paquet. Ce qui nous fait penser que, plus tard, ils nous les rendront. Nous devons être bien désillusionnés. Moi, je ne passe qu'à dix huit heures. Après avoir fait un paquet de mes vêtements et mis après ce paquet mon numéro, je passe, suis tondu à ras, poils et cheveux. Je vais à la douche, on nous jette sur le corps et sur la tête des grands seaux d'eau désinfectante. Après, on nous badigeonne les parties sexuelles avec un produit qui brûle, ce qui est vraiment désagréable. Nous traversons des couloirs souterrains. J'arrive devant un magasin où l'on me remet un pantalon et une veste non rayés et trop grands pour moi, une chemise et un calot. C'est dans cette tenue que l'on nous dirige vers le camp de quarantaine. Ce camp est monté juste à l'endroit où les *boches* font mettre les ordures.

Nous passons nos journées en appels, contre-appels, ordres et contre-ordres de nos tortionnaires. Pour un rien nous sommes maltraités. Il nous est même interdit de nous rendre aux latrines. Je reste à peu près quinze jours à coucher dehors.

Deux ou trois jours après mon arrivée à Buchenwald, les alliés se livrent à un violent bombardement des usines du camp. Quelques bombes de gros calibre tombent dans le camp. Malgré qu'il n'y ait pas de blessé parmi nous (elles tombent sur les bureaux ou sur les chambres des SS), il y a quelques minutes d'effolement. En effet, nous n'avions pas d'abri et ne savions pas où nous réfugier. Je suis désigné pour aller procéder au déblaiement. Arrivé sur les lieux, je dois faire le transport des tués. Je dois les conduire jusqu'au four crématoire. J'en transporte qui sont morts mais, malheureusement, beaucoup vivent encore et crient après nous au moment où nous les entassons sur les cadavres de leurs camarades. C'était une vision d'enfer. Ce fut un des plus durs moments de ma captivité. Comment ne pas obéir aux ordres

qui m'étaient donnés. J'étais, ainsi que mes camarades, surveillé par plusieurs SS. Ces gens-là n'auraient pas hésité, si j'avais désobéi, à me tuer. Quand je rentre dans mon camp réservé, j'ai les pieds en sang car je n'ai toujours pas de sabots ni de chaussures. Le bombardement du camp et des usines a crevé des conduites d'eau ce qui fait que nous ne pouvons plus nous nettoyer et boire. Malgré tout, le commandant du camp fait installer une pompe avec un seul jet pour 50 000 hommes. Pour avoir un seau d'eau, il faut y aller à cinq ou six, armés de gourdins afin de se défendre contre les Polonais. En effet, j'ignore encore pourquoi les Polonais n'avaient pas droit à l'eau. Alors, sitôt qu'ils voyaient un Français revenir avec un seau, ils le lui prenaient. Nous passons encore quelques jours en appels, en contre-appels sans rien faire que les corvées intérieures de notre camp. Puis, un matin, on fait un appel sérieux en nous classant par profession. J'indique que je suis tourneur sur métaux. Tous ceux qui appartiennent à l'industrie sont dirigés sur l'*Arbeitstatistik*. Nous attendons devant les bureaux toute la journée sans rien manger. Après cette longue attente, on m'inscrit comme spécialiste et me laisse retourner à mon groupe de quarantaine. Le lendemain, nouvel appel par numéro matricule. Cet appel dure trois heures. Nous sommes une centaine qui retournons à l'*Arbeitstatistik*. Au moment de partir, un camarade me dit : « *Tu as eu tort de déclarer ta profession. Tu vas partir dans une usine et c'est très mauvais.* » J'étais ennuyé et ne savais plus quoi faire. Arrivé au bureau, on me montre une pièce à faire, je dis que c'est trop compliqué pour moi et ne saurais pas la faire. Je disais ça car je ne voulais pas partir travailler en usine. On me montre un pied à coulisse pour prendre la mesure d'une pièce et ne voulant pas me faire matraquer pour avoir dit que j'étais spécialisé dans ce corps de métier, je dis la mesure au cinquantième. Alors, ils me disent « *Gut!* » J'étais alors très ennuyé. Mais j'ai eu raison. Si je n'avais pas été pris pour aller travailler en usine, je serais parti, comme tous ceux de mon convoi, à Ellrich où l'on était encore plus mal qu'à Buchenwald. Je me dois d'indiquer ici que tous les matins quand nous nous éveillons, nous trouvons un Russe ou un Polonais pendu par d'autres déportés, pendu pour avoir mouchardé ou bien pour avoir volé une ration alimentaire. On en trouvait aussi étendus mort de fatigue, de faim ou de maladie dans la position où ils s'étaient couchés la veille. On en trouvait aussi étendus le long des murs ou bien dans les cabinets.

Levé à trois heures du matin. Beaucoup travaillent, moi pas. Il pleut, je suis nu-pieds dans la boue. Je n'ai toujours pas touché de sabots; des chaussures, il ne faut plus en parler.

Ce matin là, on nous annonce que tous les nouveaux arrivants doivent passer pour se faire faire une piqûre. Comme ça ne me dit rien d'être piqué, j'essaie de passer à travers mais les policiers du camp me voient et me filent quelques coups de matraque. Le lendemain, nouvelle piqûre. Cette fois, j'y vais volontairement. La correction m'a fait comprendre. Cette piqûre est faite très rapidement. Nous passons 1700 environ en à peine une heure. Il y avait quatre soi-disant docteurs. Ceci était fait sans désinfection de seringue ni d'aiguille. A l'issue de cette piqûre, on nous habille en bagnard c'est-à-dire pantalon, veste et petit calot rayés. Quelques jours après, en un détachement de bagnards français, russes et polonais, nous partons, au nombre d'environ 250, à quarante kilomètres aux environs de Coblenche.

5. - « Rebstock », Kommando de Buchenwald, à Dernau/Marienthal.

(du 4 septembre 1944 au 13 décembre 1944)

Je pars avec un de mes camarades de Chartres, **Serge Buthier**. Quelques jours après, nous arrivons en ce lieu qui se nommait Dernau. Je travaille dans un tunnel. Je fais des pièces de V1. Le travail est assez dur mais, par la suite, je devais souffrir encore plus de la faim et des conditions dans lesquelles on me faisait effectuer la tâche de forçat qui m'était assignée. En effet, les bombardements aériens s'intensifiaient. Nous ne sortons plus du tunnel. Non seulement nous y travaillons mais nous y mangeons et nous y couchons. A ce moment là, nous fûmes vraiment très malheureux. On nous obligeait à travailler 17 heures sur 24. La nourriture nettement insuffisante et le manque d'air font que nous sommes sans forces. Je devais rester trois mois sans voir la lumière du soleil, vivant avec mes camarades comme des bêtes. Comme nous étions sous-alimentés, le rendement du travail s'en ressentait et puis nous n'avions pas l'intention de travailler beaucoup pour les *boches*. Comme punition, ceux qui avaient un rendement insuffisant, recevaient quelques coups de schlagues, cela m'est arrivé assez souvent. Quant à ceux qui faisaient du sabotage ou qui étaient sensés en faire, ils étaient pendus purement et simplement. Pendant ces trois mois, je ne tombe pas malade. Heureusement pour moi car les malades se guérissaient d'une balle dans la tête. J'attrape simplement un œdème au pied qui m'a d'ailleurs bien fait souffrir. Aujourd'hui, j'ignore encore comment il s'est guéri car ça n'est pas les soins que l'on m'a donnés qui m'ont guéri.



6. - « Rebstock », Kommando de Mittelbau-Dora, à Artern.

(du 13 décembre 1944 au 5 avril 1945)

Vers la mi-décembre, un ordre d'évacuation arrive. Cela nous fait bien plaisir car nous allons quitter notre tunnel de triste mémoire. Et puis nous pensons que si l'on évacue c'est parce que les Alliés avancent. Alors, cela nous réjouit. Nous en oublions toutes les souffrances que nous avons déjà endurées. Nous apprenons que nous allons être dirigés sur Erfurt ou Leipzig. Nous nous en moquons éperdument. Pour nous, la ville importe peu maintenant. Ce qui compte et ce dont nous sommes presque sûrs, c'est que nous ne pouvons pas tomber plus mal. Ce matin là, j'ai oublié la date, on nous dirige sur la gare de Dernau. Nous ne sommes pas beaucoup mais les wagons manquent et on nous entasse 90 par wagon. Il fait très froid. Nous ne pouvons pas bouger. Je prends le parti le plus sage, je me mets dans un coin et j'attends. Quoi? Je n'en sais rien.

Notre voyage dure trois longs jours. Nous arrivons au petit jour dans une ville nommée Artern. Je suis affecté à un *Kommando* qui me paraît un peu moins dur que le précédent. Les conditions de couchage sont meilleures que là où nous étions avant. Nous couchons à deux dans un lit qui est normalement réservé pour un seul homme. La nourriture et les traitements sont sensiblement les mêmes qu'à Dernau. Ce n'est pas parce que nous changeons de vie que nous rencontrons des SS humains. Je me rappelle même qu'à ce *Kommando*, l'on nous fit passer la nuit de Noël debout les pieds dans la neige. Le premier qui montrait un acte de défaillance, était abattu, ceci par mesure de représailles. Un camarade venait de s'évader, malheureusement repris et ensuite pendu. Le chef du camp n'avait pas trouvé mieux que de mettre ce cadavre accroché à une poutre devant nos yeux, dans cette nuit de Noël. Je souffrais et pleurais en silence car je pensais que, dans ma famille, en France, cette fête de réunion familiale avait encore plus approfondi le chagrin de mes êtres chers.

Dans ce *Kommando*, je faisais des pièces de radio avec un matériel rapidement monté dans un grand garage. Une autre partie du *Kommando* travaillait dans une graineterie. Ceux-là ramenaient de temps en temps quelques graines d'orge et je les regardais avec envie manger ces grains. Car ici tout le monde avait faim et il n'était pas question de partage.

Un jour, j'avais fait une petite croix en bois. Je l'avais percé et, avec une ficelle, l'avais accroché à mon cou. Le *Lageraltester* me la prit et me fila une bonne raclée. En février, nous changeons de *Kommando* tout en travaillant toujours dans la même usine à faire des pièces de radio. Les Allemands trouvent qu'il n'y a pas assez de barbelés au camp où nous couchions avant. Alors, ils préfèrent nous transporter dans un autre construit hors de la ville. Il fait très froid. On nous oblige à prendre des douches froides « *pour tuer les parasites* » disent les *boches*.

On m'emploie aux transports des planches destinées à construire d'autres baraques. Les conditions de vie sont meilleures ici qu'à Dernau. Nous couchons qu'à un par lit mais les lits s'étagent sur une hauteur de quatre étages. Un jour, un camarade demande à un adjudant-chef SS si l'on peut écrire à sa famille. Le SS lui répond qu'ils envoyaient des nouvelles en France avec les V1. Je continue à travailler dans cette usine jusqu'au début d'avril. Un matin, les contremaîtres et ouvriers allemands se mirent à casser et à détruire toutes les machines qui permettaient de faire notre travail.

Nous apprenons, quelques instants après, que les Alliés ont fait une assez grande avancée. Nous rayonnons de joie. Nous passons notre journée à attendre. Du côté allemand, une grande effervescence règne.

7. - Marche d'évacuation vers Bottendorf, Rosleben, Wangen, Nebra, Laucha, Naumburg, Stössen, Zeitz et Rehmsdorf.

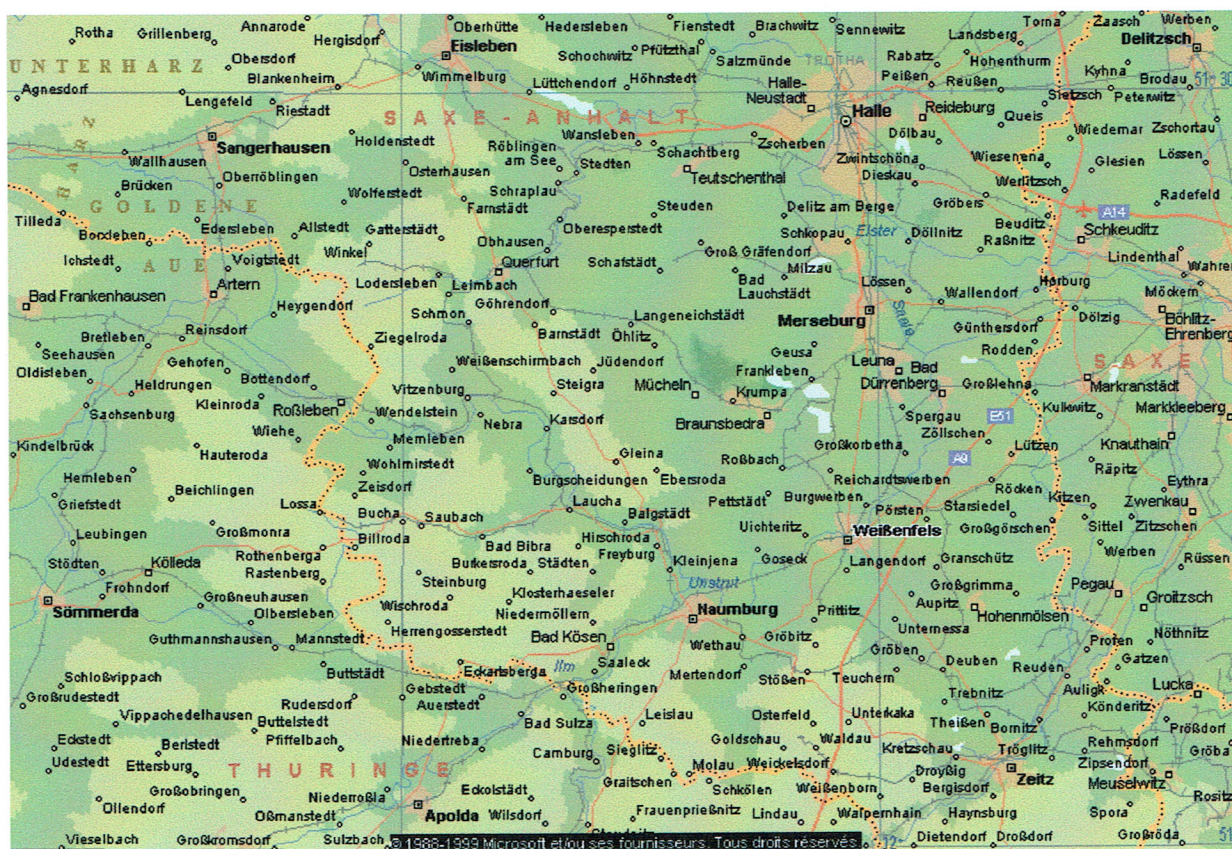
(du 5 avril 1945 au 8 avril 1945)

Le lendemain matin, un ordre arrive au camp. Il faut se préparer à évacuer le *Kommando*. Nous faisons trente cinq kilomètres à pied. Notre portion journalière d'aliments diminue. Notre pitance se constitue de deux cents grammes de pain et environ dix grammes de margarine.

Le deuxième jour de marche, un vieux Polonais, épuisé par la marche et surtout par sa captivité, ne peut plus avancer. Les SS le tuent d'une balle dans la nuque.

Dans l'après-midi, un autre déporté, ayant à peine 20 ans, pris de fatigue et d'épuisement de ses forces, tombe et supplie les SS de le laisser en vie. Malgré les cris déchirants que pousse cet adolescent, un boche lui tire froidement une balle en pleine poitrine. Trouvant peut-être qu'une balle n'est pas suffisante, il en tire cinq.

Et notre longue et fatigante marche se continue à travers une Allemagne que nous sentons sur le point de demander grâce. Nous croisons de longues files de réfugiés, des colonnes de la *Grosse Wermach*. Les soldats ne savent pas où ils vont. L'armée allemande a un plus mauvais moral et est plus abattue, au dire de tous, que la notre en 40.



8. – Le camp d’extermination de Rehmsdorf.

(du 8 avril 1945 au 12 avril 1945)

Le cinquième jour, nous arrivons devant un camp de Juifs à Rehmsdorf. Les déportés Juifs sont de véritables cadavres. Ils sont à peu près trois mille. On nous trie, juifs d’un côté, Polonais de l’autre ainsi que les Russes. Les Français *aryens* sont mis dans un *block* à part. Je suis affecté à un *block* où il n’y a pas moyen de dormir. Nous sommes infestés de puces et de punaises sans compter les poux. N’ayant pas d’eau, aucune hygiène ne peut régner parmi nous. Toute la nuit, on se bat dans ce *block*. Je me demande pourquoi? Je crois que certains commençaient à devenir fous. Un jour, je pars coucher à l’infirmierie. J’y vais en fraude. Le lendemain, je retourne à mon *block*. C’était encore pire où l’on m’avait affecté. Je travaille toute la matinée. A midi, on nous donne simplement un quart de café. Nous avons tellement faim que nous mangeons le marc. Le soir, on nous distribue une mauvaise soupe et, une fois tous les deux jours, un pain de deux kilos pour six.

La dysenterie nous épuise. Certains font leurs boyaux. Les Juifs en arrivent à manger tout ce qu’ils trouvent. Ce qui me remonte le moral, c’est que j’ai toujours auprès de moi mon camarade **Buthier**.

Quelques jours après arrivent, toujours dans le même camp, un autre convoi venant de Hongrie (femmes, vieillards, enfants.) Juifs ? Je l’ignore. A l’arrivée de ce convoi, les *boches* nous envoient, une vingtaine de Français, creuser un trou d’environ dix mètres de longueur sur huit de large, profond de trois à quatre mètres. Le lendemain, ils nous mènent sur une voie de garage et nous font enterrer celles de leurs victimes qui sont mortes de faim, d’épuisement ou de mauvais traitements. Dans un vieux veston resté dans un de ces wagons, je trouve un petit garçon d’environ quatre ans. Je ne veux pas le jeter dans la fosse comme nous faisons pour les autres cadavres. Je le prends dans mes bras et vais le poser délicatement sur les autres. Un SS me voit. Il met le doigt sur son front et dit « *Varük* » ce qui, en français, veut dire « fou. »

Nous savons que les Alliés ne sont pas loin de nous. Une nuit, alerte! Nous devons, à nouveau, quitter le camp. Les Juifs pillent les magasins. Nous nous joignons à eux. Les SS laissent faire puis, à un moment, pris de rage, ils tirent. Il y a beaucoup de morts.

7. – Transport d'évacuation : Rehmsdorf, Altenburg, Gösnitz, Glauchau, Chemnitz, Flöha, Pockau-Lengefeld, Marienberg, Reitzenhain.

(du 12 avril 1945 au 18 avril 1945)

De l'infirmerie de ce camp qui était un camp d'extermination, sortent les grands malades qui se joignent à notre colonne. Ce sont de véritables squelettes. Je me demande s'ils pourront aller loin. Ceux qui ne peuvent pas marcher resteront. Les officiers donnent l'ordre de départ.. Nous faisons deux ou trois cents mètres. Nouvel arrêt. Nous attendons et entendons des coups de feu. Ce sont nos bourreaux qui tuent ceux qui sont restés à l'infirmerie.

Nouveau départ. On nous conduit à une gare de triage et l'on nous fait embarquer dans des wagons découverts. Il pleut, nous sommes transis de froid. Notre train roule pendant quelques heures et nous arrivons dans le pays des Sudètes. Nous nous arrêtons sur une petite voie départementale en pleine forêt.

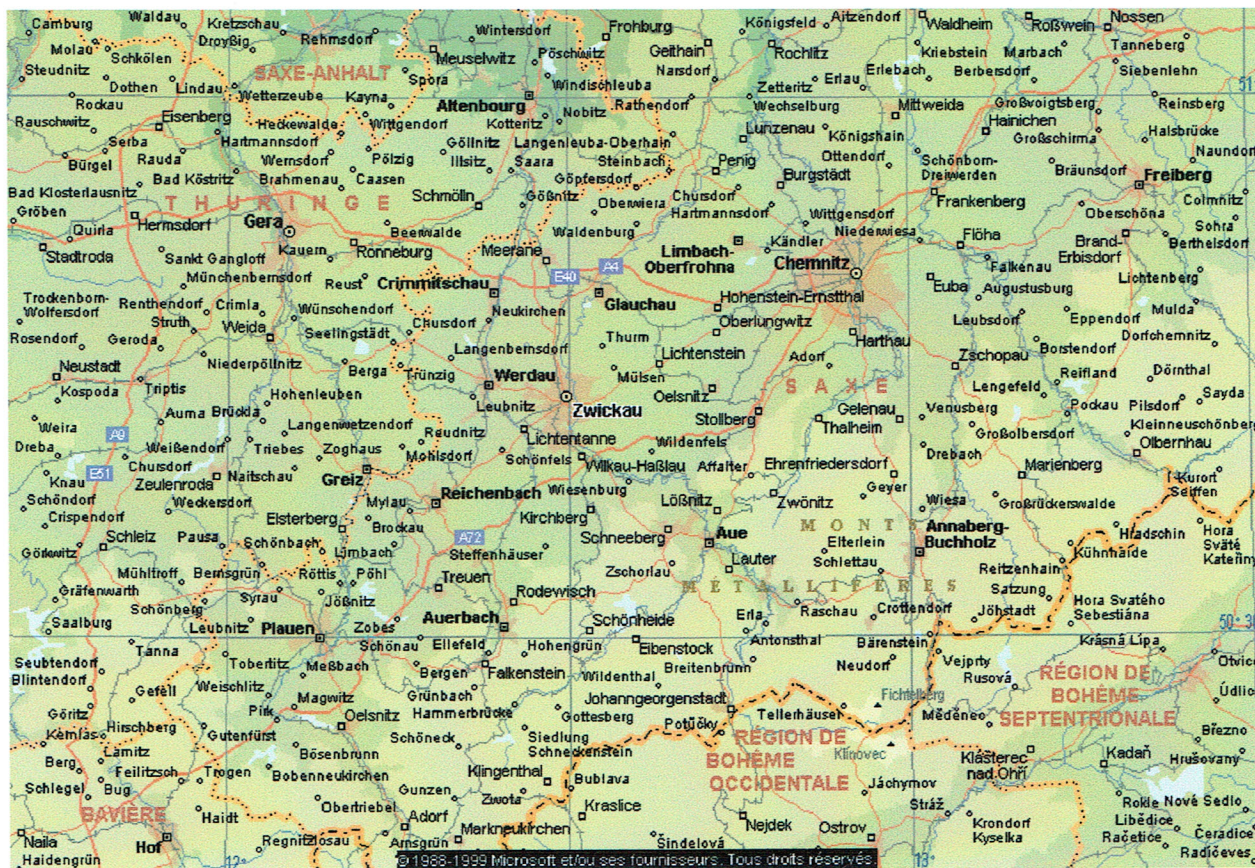
On ne nous donne rien à manger. Nous avons très froid car nos vêtements ne sont pas épais. Il pleut toujours et il y a du brouillard très épais qui nous transperce jusqu'aux os.

Beaucoup de camarades sont trouvés morts de froid et de faim à l'arrivée.

Les *boches* font creuser une grande fosse et on les entasse comme des chiens crevés. Je ne fais pas partie de cette corvée. J'en suis heureux car c'est un spectacle très affligeant de voir ces pauvres hommes qui périssent loin des êtres qui leurs sont chers. Le docteur français me dit qu'ils sont huit à neuf cents.

Nous restons quatre jours dans cette forêt. On nous donne un peu de pain, une mauvaise soupe faite d'eau et de farine. Nous trouvons malgré tout cela très bon car nous avons faim. Malheureusement nous ne faisons qu'un repas en quatre jours.

Le cinquième jour, on nous donne l'ordre du départ. Nous sommes moins serrés car nous occupons la place des morts. Nous faisons à peu près dix kilomètres et notre train s'arrête à nouveau. Nous sommes survolés par des avions anglo-américains. Il y a un moment de panique. Nous étions au départ 1500. Nous nous sauvons tous à travers les bois et les champs en pillant tout ce que nous trouvons sur notre passage. Une bombe tombe à quelques mètres de moi. J'ignore encore par quel miracle je n'ai pas été touché car tous ceux qui sont à côté de moi sont tués ou blessés grièvement. Mais il faut retourner vers nos wagons. Les SS et les civils tirent sur nous et nous font la chasse. En retournant vers mon wagon, je vois qu'il y a beaucoup de morts et de blessés. Les SS font remplir deux wagons de cadavres, achèvent les blessés ce qui en remplit un troisième. La locomotive étant détruite, nous repartons à pied.



8. – Marche de la MORT : Reitzenhain, Hora Svateho Sébestiana, Postoloprty, Lovosice, Litomerice, Terezin, Prague.

(du 18 avril 1945 au 11 mai 1945)

Comme il y a beaucoup de malades de faim ou de fatigue, les *boches* les tuent et les laissent dans le fossé. Nous faisons quatre vingt dix kilomètres en deux jours et nous arrivons dans une ville tchèque Letmeritz (Litomerice). Là, on nous met dans un camp. Sur trois mille cinq cents au départ de Rehmsdorf, nous restons à peine mille. Le soir, on nous distribue un bouteillon de café pour cent. Malgré que j'aie très soif, je n'ai rien pris depuis 48 heures, je n'essaie pas d'en avoir car il faut se battre pour avoir sa ration. D'ailleurs, je fais bien car ils réussissent à le renverser.

Nous couchons dehors. Comme nous ne sommes pas dans de bonnes conditions physiques pour supporter le climat, tous les matins il y a 30 à 40 morts qui gisent sur le sol.

Un matin, les *boches* font un appel afin de nous séparer des Juifs. Quelques heures après, départ des Aryens. Nous restons huit jours dans un train qui avance et recule à plaisir. Nous sommes entre les Américains et les Russes. Nous arrêtons sur une voie de garage, gardés par de jeunes adjudants SS. Le régime est très sévère. Nous devons retirer nos calots devant nos gardiens sinon nos gardes-chiourme nous abattent. Malgré tout, la ration alimentaire est assurée tous les jours : un kilogramme de pain pour dix journallement.

Un soir, un adjudant SS a 500 grammes de pain qui lui sont volés. Cela se passe à deux wagons plus loin que le mien. Ils font descendre les quatre vingt déportés de ce wagon et, par mesure de représailles, leur font faire la gymnastique. Bien entendu, ils tuent ceux qui flanchent. Il paraît qu'il y en a trente cinq de tués, certains disent quarante. Pendant cet assassinat monstre, on entend des cris de plusieurs d'entre eux. Ils appellent : « Maman! Maman! » D'autres demandent pitié. Mais nos bourreaux ne veulent pas entendre ces cris déchirants. Le lendemain matin, on me donne l'ordre, avec une quinzaine de mes camarades, d'aller les enterrer. Nous transportons tous ces cadavres sanglants dans une fosse communale en même temps que ceux qui étaient morts d'épuisement. Un officier SS vient nous voir. Comme certains n'enlèvent pas leur calot, il en tue encore cinq.

Deux ou trois jours après, nous partons à nouveau et, après une marche qui me paraît interminable car je suis très fatigué, nous arrivons dans une grande ville de Tchécoslovaquie. Les Tchèques nous donnent à manger suffisamment. Beaucoup meurent même de trop manger. Le lendemain matin, nouveau départ et le soir, je suis dans la banlieue de Prague.



9. - La Liberté

(de Prague, le 11 mai 1945, à Paris, le 17 juin 1945)

Là, je me sauve en tenue rayée. J'avais perdu la tête, je ne savais plus ce que je faisais, j'étais à l'extrémité de mes forces. Heureusement pour moi, aucun SS ne m'aperçoit. Un Tchèque me ramasse, me met dans un camion et me conduit dans un hôpital où je suis très bien soigné par des religieuses.

Quelques jours après, de mon lit, j'entends les combats qui se déroulent dans la ville. Plusieurs obus tombent sur les bâtiments de l'hôpital.

Le 11 mai, la fusillade cesse, le canon ne gronde plus. Prague est tombée aux mains des Russes. Les SS et les civils allemands défilent à leur tour en longues colonnes. Moi je suis libre. Dans la capitale tchèque, c'est une allégresse générale. De ma chambre, j'entends la musique et les cris de joie des libérés.

Dans ma chambre, il y a d'autres camarades déportés. J'ai, à côté de moi, un camarade français âgé de 21 ans. Il mesure environ un mètre quatre vingt et ne pèse que trente huit kilos. Comme il ne peut pas se lever et que les Polonais et les Russes ne l'aident pas, je le lève, le fait manger, je vais aussi vider ses vases et ses crachoirs. Le pauvre garçon avait les deux poumons pris par la tuberculose. J'appris, quand je suis rentré en France, par sa mère, qu'il était mort peu de temps après son arrivée.

Un matin, on me fait évacuer cet hôpital. Il faut y mettre les grands blessés tchèques. Comme je suis en bonne voie de guérison, on me met dans un hôpital complémentaire.

J'en profite pour visiter Prague et toutes ces chapelles qui sont en très grand nombre et qui donnent à la ville un aspect magnifique de grandeur et de liberté.

Cinq ou six semaines après, le 17 juin, je prends l'avion et, le soir, je suis à Paris. Le lendemain, 18, je suis à Jouy. Mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs sont fous de joie. Il en est de même pour moi.

Écrit au château du Corvier
À Vouzon, le 23 octobre 1945.
Roger Detournay.

FIN

Camarades du convoi du 15 août 1944 appartenant au groupe de résistance de Roger Detournay.

- Bienfait Robert.** Né à Paris le 02 mai 1928, peintre. Déporté à Buchenwald. Parti de Paris le 15 août 1944. Arrivé à Buchenwald le 20 août 1944. Matricule n° 77917. **Mort en Allemagne à 17 ans.**
- Buthier Roland.** Né à Chartres le 17 août 1925, serrurier. Déporté à Buchenwald. Parti de Paris le 15 août 1944. Arrivé à Buchenwald le 20 août 1944. Matricule n° 81587. Dirigé sur Dora. **Mort en Allemagne à 19 ans.**
- Buthier Serge.** Né à Chartres le 06 mai 1927. Déporté à Buchenwald. Parti de Paris le 15 août 1944. Arrivé à Buchenwald le 20 août 1944. Matricule n° 77920. Profession : mécanicien. Kommando « Rebstock » à Dernau puis à Artern. Marche de la mort vers la Tchécoslovaquie. Passage à Rehmsdorf. Il est âgé de 18 ans à sa libération.
- Delèpine Ernest.** Né à Chartres le 05 novembre 1923. Déporté à Buchenwald. Parti de Paris le 15 août 1944. Arrivé à Buchenwald le 20 août 1944. Matricule n° 77902. Profession : mécanicien. **Mort à Buchenwald le 28 février 1945 à 22 ans.**
- Deseyne Guy.** Né à Chartres le 07 juillet 1926. Déporté à Buchenwald. Parti de Paris le 15 août 1944. Arrivé à Buchenwald le 20 août 1944. Matricule n° 77921. Profession : tourneur. Il est âgé de 19 ans à sa libération.
- Glubersac Michel.** Né à Chartres le 19 avril 1926, dessinateur. Déporté à Buchenwald. Parti de Paris le 15 août 1944. Arrivé à Buchenwald le 20 août 1944. Matricule n° 77919. Il est âgé de 19 ans à sa libération.
- Guillory Georges.** Né à Paris le 30 septembre 1900, ingénieur. Déporté à Buchenwald. Parti de Paris le 15 août 1944. Arrivé à Buchenwald le 20 août 1944. Matricule n° 77901. **Mort en Allemagne à 45 ans.**
- Jugan Jean.** Né à Chartres le 08 décembre 1925, mécanicien. Déporté à Buchenwald. Parti de Paris le 15 août 1944. Arrivé à Buchenwald le 20 août 1944. Matricule n° 77918. **Mort en Allemagne le 25 mars 1945 à 19 ans.**
- Juillot André.** Né à L'Ile Bouchard le 20 janvier 1927, forgeron. Déporté à Buchenwald. Parti de Paris le 15 août 1944. Arrivé à Buchenwald le 20 août 1944. Matricule n° 77924. **Mort en Allemagne le 20 février 1945 à 18 ans.**
- Pirotte Alfred.** Né à Paris le 02 octobre 1926, dessinateur. Déporté à Buchenwald. Parti de Paris le 15 août 1944. Arrivé à Buchenwald le 20 août 1944. Matricule n° 77903. **Mort en Allemagne à 19 ans.**
- Ramolet Henri.** Né à Illiers le 05 février 1926, sellier. Déporté à Buchenwald. Parti de Paris le 15 août 1944. Arrivé à Buchenwald le 20 août 1944. Matricule n° 77904. Il est âgé de 19 ans à sa libération.

Nota.

Ils étaient douze camarades du même groupe de résistance au départ de Paris le 15 août 1944.

Sept (58,33%) disparaîtront en Allemagne. Moyenne d'âge : 22 ans. Si l'on ne compte pas **Georges Guillory** âgé de 45 ans, la moyenne d'âge est de 19 ans.

Ils ne seront plus que cinq (41,67%) à revoir Paris. Moyenne d'âge : 19 ans.

Le convoi ferroviaire sera libéré à Kaplitz le 8 mai 1945 par les partisans tchèques.

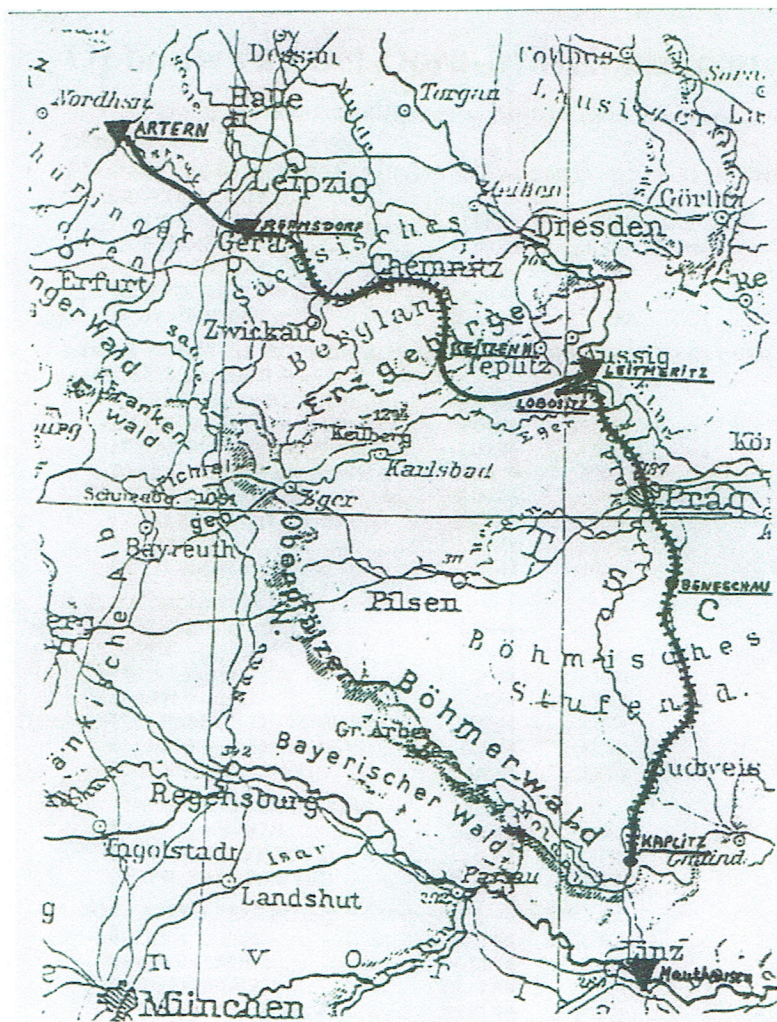


Photo 6 - 27 : Évacuation du camp de Artern - 5 avril - 8 mai 1945



Cinquante prisonniers d'Artern survécurent à cette marche de la Mort. Combien de Français ? Cinq ? Dix ? Sur cent quarante huit Français arrivés à Dernau, entre 3% et 7% de survivants sont rentrés à Paris, certains pour y mourir peu de temps après.